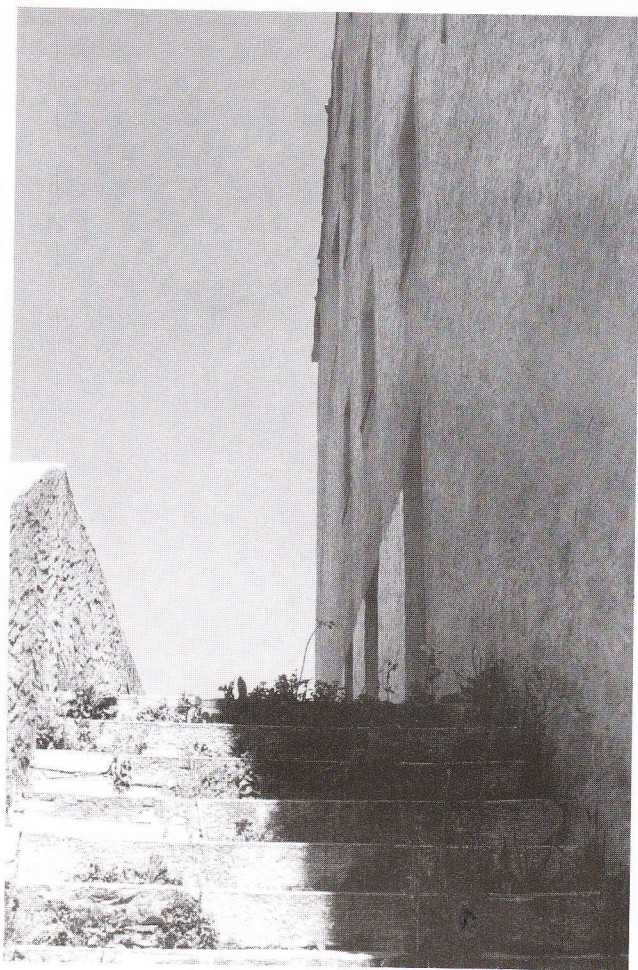


sur un avenir déjà joué. «Il n'y a pas de hasard» dit un des personnages de *Corvara*. Tout ce qui arrive est inscrit dans un ordre contre lequel il est vain, indécemment, de protester. Dans *La fiera*, dès les premières lignes, le retour d'une même formule donne la tonalité de l'œuvre toute entière : «C'était toujours comme cela, dans notre village, les matins de la Saint-Albino... C'était toujours comme cela... C'était toujours comme cela». (*La fiera*, 1954).

Nous userons d'un cliché, mais qui garde ici sens. La Corse de Marie Susini est l'île-prison. Sentiment que l'auteur a reconnu comme étant à la source de son inspiration (le mot convient-il d'ailleurs ? La création semble ici davantage exhaler, *expirer*, ce qui est au plus profond de l'être, et que Marie Susini, citant Saint Augustin, appelle «l'espace intérieur de l'âme»).

La Corse est donc présente, présence ici encore manifestée par toute une série d'éléments repérables : noms de lieu, de



personnages. Mais il apparaît à l'analyse que ces indices de corsité donnent de l'île une image troublée. Dans leur forme même, ils sont souvent moins corses que toscans. Toscanité d'ailleurs approximative. Tout lecteur corse aura ainsi reconnu que Saint-Albino (nom imaginaire) ne peut être italien... pas plus que corse d'ailleurs, ni français. Lorsque le nom existe, comme

le *Castagniccia*, de *Plein Soleil* ou de *La fiera*, il n'a plus qu'un rapport imprécis avec celui de la géographie. Doit-on donner sens à ces distorsions ? Ici, comme chez Rinaldi, toute réponse ne peut-être qu'incertaine. On rêve de pouvoir revenir à une sorte d'en-deça du texte, dans lequel nous serait donné de comprendre les intentions de l'auteur. Mais l'analyse a-t-elle vocation à pénétrer ces domaines ? Le seul objet dont elle dispose est un texte, clos, fermé, définitif. Il permet quelques observations. Tout au long de l'œuvre de Marie Susini, les mêmes «signifiants» se retrouvent, apparemment affublés d'une connotation symbolique. «Lapara», est le lieu de l'obscurantisme violent et étroit dans *La fiera* comme dans *Plein Soleil*. Certains personnages, comme *Tchatcha*, *Ziu Francesco*, se retrouvent dans *Plein Soleil*, *La fiera*, et *Corvara*, «actants» pour reprendre la terminologie structuraliste, dont la fonction ne semble pas tant de renvoyer à une quelconque réalité objective que de jouer, dans la mécanique du roman, un rôle défini. Si un univers est ici dépeint, n'est-ce pas d'abord cet «espace intérieur» qu'évoquait Marie Susini ? Et quand dans *Je m'appelle Anna-Livia*, le décor mentionné est, loin de la sombre Corse, celui de la lumineuse Toscane, voilà que nous reconnaissons ces personnages, avec leurs noms aux mêmes consonances italiennes, corses, ou latines - qu'importe alors ? - avec leurs mêmes tourments, leurs mêmes angoisses, leur même impuissance devant l'inexorable accomplissement du drame. Sous les dessins différents du décor, la trame du récit reste la même. Et la Toscane de *Je m'appelle Anna-Livia*, c'est encore l'île de *La fiera*, de *Plein Soleil* et de *Corvara*. Jackie Lucchini le fait observer dans le numéro 38 d'*Etudes corses* : «L'île occultée se laisse entrevoir à travers les

différents masques.» Cette île, c'est la Corse, sans doute, mais une Corse qui n'est pas tout à fait la Corse, parce qu'elle l'est trop, ou pas assez (qui en décidera ?), une province, romanesque et intime, dont la représentation ne coïncide jamais exactement avec ce que nous en savons ou croyons en savoir.

Marie Susini, après sa trilogie, n'évoquera

plus la Corse dans ses autres romans. L'abandonna-t-elle pourtant ? Elle y revint avant un définitif silence, dans le dernier écrit qu'elle nous laissa *la renfermée*, *Corse* (Le Seuil, 1981). Était-ce comme dit Jackie Lucchini «pour clore un chapitre ?». Sans doute. Marie Susini accépta ce retour vers l'amont de l'écriture pour, dans une quête peut-être toujours illusoire, identifier, à hauteur de conscience, la nature de l'angoisse dont l'œuvre avait sourdi.

«Non, je n'ai jamais eu le mal de ce pays, et je ne m'étonne plus de la peur qui m'étreint quand je retourne en Corse. C'est à chaque fois la même, la peur de l'enfermement. J'ai été comme un oiseau en cage dans mon enfance, emmurée dans ma condition de fille, prise à l'intérieur de cette cellule aux règles rigides qu'est la famille corse, prise elle aussi dans l'ilot du village, dans le village bouclé sur lui-même dans un pays tout naturellement isolé, barricadé par la mer.»

Presque tout le champ lexical de l'enfermement en quelques lignes. Obsession, traumatisme, évoqués dans *Plein Soleil*, ils sont liés aux souvenirs d'une enfance cloîtrée au couvent, et que la narratrice rêve de fuir. Mais, pour longtemps, la fuite sera impossible ; et quand elle s'accomplira enfin, l'oubli, lui, restera à jamais intact. L'œuvre même semble en porter témoignage. L'écriture ramène au lieu de cette souffrance première, qui pèse sur l'existence entière. Ainsi, chez Marie Susini, comme chez Rinaldi, l'île est, plus qu'un décor, personnage, matière même de l'œuvre, et sa source. L'annexant, la création modèle, pétrit ce réel, lui donne forme, et, sans doute, lui donne sens. Les deux auteurs éclairent ainsi leur même île de lieux différents.

Susini et Rinaldi : de quelques différences

Chez Rinaldi, le lieu de toutes les misères est la ville, pauvre, laide, recroquevillée sur son périmètre étroit de ruelles et de préjugés, et qui tente d'imiter la Ville, la vraie, lointaine, mythique, sans ne parvenir jamais qu'à reproduire de boursoufflées caricatures. La Corse de Marie Susini est terre de la ruralité, des vallées encloses dans des montagnes hostiles, des pays aux mœurs rudes, aux rites surannés. Il est une autre différence, celle-là essentielle, et qui donne à chacune des œuvres sa voix. Chez Marie Susini, la douleur est